

LA CROISIÈRE DE LA MORT

La grippe A ne passera pas à Nogent-le-Rotrou

« Telle est la promesse faite à ses concitoyens apeurés par M. Étienne Kirsh, maire depuis 1965 de Nogent-le-Rotrou, chef-lieu d'arrondissement de l'Eure-et-Loir, région charmante au demeurant, notamment le bistrot « Chez Gégé ». En effet, l'école maternelle Diam's a été mise en quarantaine suite à la découverte du virus mortel de la grippe A sur la petite Fatima, élève de grande section alors qu'elle manquait de s'étouffer avec sa mini-brique de lait. Une heure plus tard, le plan Vigipirate renforcé a été déclenché, de même que le plan Épervier et l'alerte nucléaire niveau 2. « On n'est jamais trop prudent » déclarait M. Kirsh (membre de l'UMP mais sympathisant villiériste de longue date) hier en fin de soirée tandis que la petite Fatima était rapatriée dans son pays d'origine — enfin celui de ses grands-parents —, le Maroc ».

C'était l'article grâce auquel j'avais gagné mon billet pour une croisière de luxe à bord du « Carlita », élégant paquebot appartenant conjointement aux familles Bolloré et Bruni-Sarkozy, qui dès notre retour à Paris serait connue sous le nom de « croisière de la mort », mais je brûle les étapes, revenons au début et à mon article. Vous le trouvez à chier ? C'est normal, il l'est, et même plus que d'habitude, si j'ai gagné c'est par magouille, comme tous les vrais vainqueurs (Lance Armstrong, Patrick Balkany, Valérie Bègue et j'en passe). Je m'explique : mon patron, le gros Robert, a fait un chantage aussi ignoble qu'efficace avec des photos compromettantes de Mitterrand — le ministre de la Culture, pas l'ancien collabo qui se faisait lire l'avenir dans les boules par Elizabeth Teissier — et du coup, il lui a remis le prix pour calmer le jeu. Le gros Robert était aux anges : ça faisait une pub d'enfer pour le journal et il comptait faire la croisière avec sa copine sans-papiers (qui finalement n'est plus enceinte : un test de grossesse défectueux soi-disant).

Malheureusement, suite à de gros problèmes intestinaux (je lui avais mis des doses massives de laxatifs dans son café), il ne put profiter du voyage et c'est moi qui logiquement m'y collais (après tout c'était mon article qui avait été récompensé, j'en avais marre de toujours me faire blouser comme une pauvre quiche). La brochure parlait d'un paquebot de standing international, d'invités triés sur le volet pour leurs « remarquables travaux dans le domaine des arts, des lettres, de la culture et de la communication » — mon portrait craché. Après dix-huit heures d'avion à bord du zinc branlant d'une compagnie low cost qui

me fit flipper grave, nous arrivâmes à notre point de départ, Antsiranana, au nord de Madagascar : nous devions voguer un mois, tout frais compris, sur cet hôtel 5 étoiles flottant, passer au large des Seychelles et terminer notre périple à Masqat, en République d'Oman, bronzés tel des Seguela des mers du Sud et fiers comme des paons pleins aux as.

Tout s'annonçait pour le mieux : auprès de gens de la haute, j'allais passer pour un fameux cador et j'avais pris par anticipation une dizaine de boîtes de Viagra.

Premier jour de la croisière¹.

On est arrivé dans ce putain de bled de Madagascar au nom imprononçable, Antananamachin. J'ai gerbé trois fois dans l'avion, deux à terre et une dès la première heure passée à bord. A peine sortie de l'avion, Adélaïde m'a laissé me démerder tout seul avec les bagages, prétextant qu'elle avait promis de téléphoner à une vieille tante résidant dans l'île : alors que je me débattais avec mon gros sac de campeur (suffisant pour un mois, j'aime voyager léger) et ses quelques valises (j'aurais cru qu'elle en aurait plus, elle était pas comme toutes ces gonzesses se chargeant à mort de trucs inutiles), je surpris la fin de l'appel, étonnamment bref, dans une horrible langue que je n'avais jamais entendue auparavant. Une heure après, nous étions à bord. Le bateau était nickel : on se croyait au Ritz, j'y suis jamais allé mais j'suis sûr que c'est comme ça. En tout cas les passagers avaient l'air sacrément bourges : si j'étais pickpocket, cette croisière, ça serait du pain bénit.

A part ça, je commence à découvrir que la copine du patron, Adélaïde, n'est pas exactement ce qu'elle prétendait être : certes elle est bien une femme noire et sans-papiers — aucun doute là-dessus — mais elle a les dents qui rayent le parquet, la bougresse. On a eu le temps de parler dans l'avion et j'ai tout pigé. Elle a mis le grappin sur Robert et compte bien exploiter au maximum sa nouvelle place : elle a exigé qu'il divorce et l'épouse dans l'année, même s'il n'est plus question de bébé (elle s'est fait poser un stérilet m'a confié Robert, c'est dingue ce que je déteste ce genre de confidences). Elle a prétendu qu'étant la compagne officielle du patron, elle ne pouvait raisonnablement plus faire le ménage dans les bureaux : elle voulait un poste au journal, c'est là que Robert découvrit éberlué qu'elle avait fait un D.E.A de Lettres sur le nouveau journalisme, certes à Dakar mais quand même. Je dois reconnaître qu'elle écrit pas trop mal pour une Noire, même si on lui a refilé les pages société du journal dont tout le monde se fout. Mais elle en voulait plus : elle visait directrice de

¹ Le texte qui suit est un mélange du journal de bord tenu par Didier tout au long de la croisière et d'annotations a posteriori. Il est actuellement en pourparlers avec les éditions Plon pour en faire un bouquin, après délayage comme de coutume.

rédaction ni plus ni moins et là Robert tiquait un peu. Coupant la poire en deux, il avait créé un poste exprès pour elle : coordinatrice des articles, ce qui fait qu'officiellement elle était ma supérieure et que j'avais des comptes à lui rendre à chaque fois que je voulais faire un papier sur un thème de mon cru. Ainsi, la veille de notre départ, je m'étais vu refusé l'autorisation de faire un article sur le nouveau burlesque, ces femmes qui font du strip-tease sur un mode comique et qui ne ressemblent pas aux vraies strip-teaseuses. Elle a prétendu que c'était vulgaire et machiste, n'importe quoi, à mon avis, elle a dit ça rien que pour me contredire, pour exercer son petit pouvoir à la con comme une Michèle Alliot-Marie de bas étage. Et dire qu'on va devoir partager la même cabine pendant toute la semaine : ça va être la première fois de ma vie que je dors à moins de deux mètres d'une femme de moins de trente ans qui ne soit pas de ma famille sans essayer de me la taper.

Sur le coup des 18h, petit creux : détour par les cuisines où j'ai fait la rencontre de Cha Kimoon, un cuisto taiwanais bien sympathique (il possédait un mini-bar perso dans un coin de frigo avec toutes sortes d'alcools exotiques que je testais illico) avec qui je me suis pinté comme un âne en baragouinant des trucs en simili-espagnol parce que je croyais — à tort, j'ai vérifié — que Taiwan était une ancienne colonie espagnole. Je me suis endormi par terre et réveillé trois heures plus tard ; Cha avait disparu et, à ma grande surprise, il ne m'avait rien volé. L'alcool du Taiwanais était si fort que je restais aveugle pendant quinze minutes, étalé sur le sol tel une méduse morte. Une fois mes esprits retrouvés, comme j'avais la dalle, je suis allé à la réception de bienvenue donnée en l'honneur des passagers : défilé de vioques faisandées, d'acteurs nazes, de tocards de la jet-set et de richouses ayant occupé naguère des postes ministériels. On n'était pas du même monde. Adélaïde, elle, semblait tout à fait à son aise, virevoltante dans sa magnifique robe bleue. Je me suis gavé de crevettes finement assaisonnées avant de quitter l'endroit, trop chicos à mon goût, bien décidé à ne pas sacrifier mon indépendance journalistique sur l'autel d'amitiés hypocrites bien qu'utiles quand il s'agit de faire dégager des séparatistes corses de sa villa de vacances.

Aperçu le sosie d'Alice Sapritch sur le pont en retournant à ma cabine : soit j'ai rêvé — dans ce cas-là c'était un cauchemar — soit elle m'a fait de l'œil. Plus tard, j'ai rencontré le barman, un chouette type — je me méfie quand même vu comment ça a fini la dernière fois que j'ai lié amitié avec un barman² —, il s'appelle Isaac, c'est un black, un Antillais je crois, en tout cas il fait un super punch. Sinon, comme je le craignais, aucune femme potable à bord : que des vieilles rombières peroxydées aux décolletés tout fripés et aux bronzages

² Dans l'épisode précédent, lors de la fête du 14 juillet, Didier s'est pris une telle murge qu'en se réveillant le lendemain dans son lit au côté de Régis qui tenait la buvette, il a douté de son hétérosexualité.

cancérigènes. Les rares qui ne sont pas encore veuves fêtent leur quarante ou cinquante ans de mariage avec de vieux messieurs ayant ressorti leur nœud papillon sentant la naphthaline et leur stock de bons mots datant de la dernière guerre pour le dîner avec le commandant, un homme affable au premier abord mais chiant à la longue à force de citer des extraits de Conrad à tout bout de champ. Dodo vers minuit, malheureusement seul ; à côté, Adélaïde pionçait déjà.

Deuxième jour.

Epuisé, je me levais à quatorze heures trente pour aller au bar voir mon pote Isaac. Vers les dix-sept heures, retour en cabine. Cette conne d'Adélaïde prétend que le barman se fout de moi, rapport à son nom, Isaac, le barman noir dans « La croisière s'amuse ». J'ai pas osé dire que j'étais déjà trop vieux pour regarder la série quand elle a été diffusée en France, et d'abord d'où ils connaissent « La croisière s'amuse » à Dakar ? Je commence à me dire qu'elle est née à Clichy comme tout le monde.

J'aurai pas dû me bourrer de crevettes hier soir : j'ai passé le reste de la journée à faire des allers-retours entre ma cabine et les chiottes. J'ai bien cru qu'Alice Sapritch allait me violer dans le couloir désert : il paraît que c'est une comtesse, romancière, veuve depuis presque trente-cinq ans qui paye régulièrement les services sexuels de jeunes éphèbes (tu m'étonnes qu'elle doive payer !). Mais je ne suis pas une pute : mon corps n'est pas à vendre. Par contre y en a une qui est prête à vendre le sien au prix fort : Adélaïde, elle fricote de plus en plus avec Stanislas Grobonet, ami intime de Jean-François Copé, un vieux beau en costume Armani, patron d'une holding internationale spécialisée dans la communication : il possède des télévisions, radios, magazines et maisons d'édition mais a surtout fait fortune dans le trafic d'armes avec l'Afrique et la Russie. Dialogue au débotté avec elle hier en fin d'après-midi que je rapporte de mémoire :

— Mais qu'est-ce que t'as à traîner avec ce Grobonet ? Je suis pas sûr que ça lui plairait à Robert.

— Il ne saura rien si tu ne lui dis pas et je te conseille pas de lui dire, tu sais pas ce dont je suis capable, Didier.

— Je commence à en avoir un aperçu mais je suis pas au bout de mes surprises on dirait.

— J'ai des ambitions, moi, je vais pas rester toute ma vie avec ce gros lourd qui pète au lit.

— C'est pas sa faute : il se fait suivre.

— Ca pour le suivre, on le suit...à la trace. Moi, j'ai un plan de vie, je parie que tu sais pas ce que c'est, toi, un plan de vie ?

— Franchement, non.

— J'en été sûre. T'es vraiment qu'un raté, mon pauvre.

— Explique : c'est quoi ton « plan de vie » ?

— J'ai cinq ans pour faire mon trou dans le monde des médias d'abord, puis dans la politique, c'est lié aujourd'hui, dès que je me serai faite une image, je m'engage en politique, d'abord en région, puis j'entre au gouvernement.

Sur ce, elle sortit de son portefeuille une photo dédicacée de Rama Yade, son modèle.

— Et quel genre d'image tu veux te forger ?

— Très simple : la jeune femme sexy mais ultra compétente qui s'est faite toute seule, à force de travail et de volonté, qui a commencé au bas de l'échelle et qui a fait un parcours sans faute en quelques années faisant d'elle une femme de pouvoir crainte et respectée qui voue sa vie à ses concitoyens. Tu sais que je prends des notes et des photos de moi en vue du nègre qui écrira ma bio officielle racontant la vie que je n'ai pas encore vécue ?

— En effet ça a l'air au point, mais et Robert dans tout ça ?

— Je crois qu'on arrive à la fin de notre histoire : il m'a apporté tout ce qu'il pouvait m'apporter, je vais passer à quelqu'un d'autre.

— T'es une salope en fait ? Une arriviste qui se sert des hommes pour arriver à un poste de pouvoir ?

— C'est une version de l'histoire...pas tout à fait fausse, je dois le reconnaître. Mais là où tu as tort c'est que mon objectif est d'être assez légitime et installée pour pouvoir me passer du marche-pieds que constituent les mecs quand j'aurai atteint l'âge fatidique et canonique de trente ans.

— Et ton prochain marche-pieds, c'est Grobonet ?

— Exact.

— Mais il est pas un peu marié avec cette ex-actrice américaine ?

— Pas pour longtemps, fais-moi confiance.

J'oublié tout de cette discussion, quand, quelques heures plus tard, le drame eut lieu : alors que je m'étais couché à vingt-deux heures (complètement claqué alors que je n'avais rien foutu de la journée) en compagnie d'une bouteille d'alcool de mangue que m'avait vendu Cha pour un très bon prix, je fus réveillé en pleine nuit par des hurlements en provenance du pont. Adélaïde se réveilla à son tour, fraîche comme un gardon sénégalais alors que j'étais

complètement à la masse. Je ne l'avais pas entendu rentrer ; en l'interrogeant plus tard, elle m'affirma être revenue à la cabine vers 23h, ce dont je ne pouvais avoir confirmation. Semi-comateux, je sortis néanmoins en vieux calbute troué pour voir ce qu'il en était. Il y avait un attroupement sur le pont (des types réveillés par les cris plus rapides que moi) et, au centre, le capitaine essayait de réconforter Stanislas Grobonet qui braillait comme un putois.

Voilà ce que nous comprîmes : Brenda Show, trente-cinq ans, avait perdu la vie en mer, en tombant du pont du bateau apparemment. Son mari, le seul témoin, passablement saoul, s'était assommé contre la rambarde et avait mis deux heures à alerter les secours : bref, c'est ce qu'on appelle une mort mystérieuse, pour ne pas dire suspecte dans notre jargon. Une enquête pour moi. Comme tout bon flic, il faut commencer par s'interroger sur la personnalité de la victime. Qui a tué Brenda Show ? Qui était Brenda Show ? Je me prends à rêver d'un livre et non plus d'un article destiné à accueillir les pelures de patates ou à nettoyer les vitres le lendemain de sa parution : et si j'étais le Truman Capote du XXI^e siècle ? La mort de Brenda est peut-être la chance de ma vie et je compte bien la saisir.

Une modeste enquête menée à pas d'heure me permit de retirer les infos suivantes. Brenda Show, fille unique de modestes fermiers, peu douée pour les études, avait commencé comme serveuse dans son Texas natal, avant de devenir strip-teaseuse à Las Vegas, puis un producteur peu scrupuleux l'avait convaincue qu'elle était la prochaine Marilynne et cette idiote avait fini par le croire, après quatre opérations de chirurgie esthétiques difficiles dont une où elle avait failli laisser la vie. Ensuite, elle avait connu sa petite heure de gloire au milieu des années 90 grâce à un nanar immonde où elle s'illustrait dans une scène d'amour particulièrement explicite avec Kevin Costner dont les mauvaises langues (et les gens bien informés) dirent qu'elle était non simulée. Ensuite elle eut un passage à vide pendant lequel elle fit quelques pornos bas de gamme semi-amateurs dans des garages puant l'huile de vidange ou des usines désaffectées (elle en fit quand même plus de deux cents en six mois mais il est vrai pour sa défense qu'elle était particulièrement sur la paille et accro aux antidouleurs). Elle était sur le point d'accepter le coup médiatique proposé par son agent, à savoir faire croire à une love story torride entre elle et une jeune actrice lesbienne toxico en vue dans le cinéma indé, quand elle avait rencontré à la soirée des Oscars Stanislas Grobonet, la cinquantaine alerte, l'œil qui frise, des comptes bancaires dans tous les paradis fiscaux et accessoirement un des célibataires les plus courtisés du monde de l'industrie.

Coup de foudre, coup de rein, coup de bol : leur histoire était née. Le fait que Stan soit Français en jetait un max dans le monde de l'entertainment (plus que dans celui de la culture : elle-même avait longtemps confondu Jean-Luc Godard et Jean-Paul Gauthier) que

fréquentait Brenda, elle qui rêvait de faire du shopping sans regarder les prix chez les grands créateurs et joailliers parisiens puis de regagner son hôtel particulier en limousine avec chauffeur.

Après une nuit blanche depuis le cybercafé du bateau (et ouais, y'avait même ça à bord, ouvert 24h/24, en plus il était bondé quand j'y suis allé, sûrement des businessmen accrochés aux cours des bourses mondiales), ce sont les seuls renseignements que j'ai trouvés sur Internet qui n'avaient pas l'air trop bidon : les 3478 autres occurrences de « Brenda Show » recensées sur Google renvoyaient à des sites pornos de mauvaise qualité où on ne reconnaissait même pas le visage de Miss Grobonet. Quittant le cybercafé vers les huit heures du mat', je déambulais dans les coursives et tombais par hasard sur une librairie tenue par un Ghanéen ou un Kenyan. Je cherchais désespérément « De sang-froid » pour y puiser mon inspiration mais en vain ; manifestement aux antipodes aussi la grande littérature se perd³, l'anglais du libraire étant aussi mauvais que sa culture, il me dégota un livre sur l'histoire et la fabrication des préservatifs alors que je lui parlais de l'œuvre de Capote.

Je l'ai quand même pris pour lui faire plaisir, puis on sait jamais, ça pourra me servir à l'occasion pour meubler une conversation.

Troisième jour.

Du sommeil à rattraper. Levé à dix-huit heures. Pas de trace d'Adélaïde. Passage au bar. Discussions avec des gens lambdas et francophones (en gros, des pochetrans comme moi accoudés au zinc pour fuir leurs femmes) sur le ramdam de la nuit. L'un d'eux a cette remarque pleine de bon sens : « Bof, ça fera pas parler, ça passera inaperçu, c'était même pas une Française ». Départ vers vingt-trois heures pour aller manger un bout et rencontre décisive. Mon enquête avance à grands pas : je sais désormais qui a tué Brenda Show mais je ne peux le révéler ici, de peur de mettre ma vie en péril. Disons seulement que je dispose d'un témoin oculaire de premier ordre en la personne de la comtesse. A propos de vieilles écrivaines, des détails de la veille me reviennent, je ne sais pas si ça a de l'intérêt mais je note quand même, on sait jamais. Entendu hier sur le pont :

— J'ai fait la croisière avec Pascal Sevrans...quand il était vivant bien sûr.

— Et c'était comment ?

— Oh, comme ses émissions : un mélange de vieilles peaux que tout le monde à part leur médecin croyait mortes et enterrées depuis trente ans et de jeunes figurants déguisés en

³ A ce sujet, je ne saurais que trop vous conseiller de lire, si ce n'est déjà fait, l'indispensable nouvelle de notre collaboratrice Méthylène Craspec, « Pétage de Plon ».

dandy et faisant mal semblant de s'amuser comme des petits fous alors qu'ils s'emmerdent à cent sous de l'heure en attendant les petits fours.

— Dis donc, vous êtes impitoyable ma chère.

— Je suis romancière, voyons : je n'ai aucun mérite, c'est mon métier.

Je commence à m'inquiéter de la présence de tous ces romanciers sur le bateau, entre la comtesse, celle-là et moi, ça fait trois, c'est trop, et encore y en a peut-être d'autres. J'ai pas envie qu'une de ces deux vieilles schnoques en robe de soirée devienne à ma place le prochain Truman Capote : je vais me rapprocher d'elles et essayer de savoir ce qu'elles écrivent en ce moment.

Finalement, projet avorté quand j'ai croisé deux jolies jeunettes — les filles d'un riche industriel âgées respectivement de 12 et 14 ans — m'apprenant qu'elles se rendaient à la soirée karaoké (la « night music », comme elles disent). Il serait temps d'utiliser ce Viagra, j'avais pas envie de le revendre à moitié prix sur E-bay. J'arrivais à la soirée karaoké chaud comme une bouillotte, dans une salle surchauffée où se trémoussaient, hélas, beaucoup plus de vieux croulants en santiags que de jeunes beautés des îles. Alors que j'étais sur le point de partir tant ma déception était grande, j'aperçus le veuf (pas des masses) éploré, Stanislas Grobonet, qui discutait avec une superbe Noire en robe très échancrée qui riait exagérément à ce qui devait sans doute être une blague de merde de vieux beauf. En m'approchant, je découvris horrifié que cette sublime Black n'était autre qu'Adélaïde.

— Alors, ça se présente bien, ce veuvage ? balançai-je dans les dents de Grobonet en m'incrutant de manière relativement peu courtoise.

— Pardon ? Je souffre, Monsieur, veuillez respecter ma douleur, dit Grobonet d'un air outré. Mais qui êtes-vous, d'abord ? demanda-t-il en me toisant avec un certain dédain.

— Adélaïde vous a pas dit ? Ben quoi, tu me présentes pas ?

— Si, si, bien sûr, c'est Didier, un...

— Je suis un de ses collègues, dis-je pour m'imposer. On est venu ensemble.

— Je suis sa supérieure, rectifia-t-elle.

— Enfin, c'est quand même grâce à mon article engagé qu'on est là.

— J'adore le journalisme, se vanta Grobonet pour emballer cette allumeuse. De quoi parlait votre article ? Du Darfour, du Yémen, de la moralisation du capitalisme ?

— Non, de Nogent-le-Rotrou.

— Ah, chacun ses préoccupations.

— Ca veut dire quoi, ça, vous pensez que vous valez mieux que moi, peut-être ? dis-je en le menaçant d'un index belliqueux.

— Ah, c'est ta chanson, Stan, coupa Adélaïde qui pressentait peut-être un début de bagarre, vu que j'étais pas mal bourré.

A ces mots, Grobonet se métamorphosa littéralement, passant de l'ignoble blatte en costard qu'il était à un séduisant crooner aux tempes blanchis qui chanta d'une voix suave « Fly me to the moon » et fit se pâmer toutes les sexagénaires de la salle. Il récolta des applaudissements nourris qui me firent enrager et je pris un ticket pour pouvoir, moi aussi, enflammer le dancefloor de mon beau timbre puissant. Une heure après, Adélaïde se livra à la plus honteuse débauche, accolée à ce sinistre Grobonet tout en minaudant comme la dernière des traînées « Voulez-vous coucher avec moi ce soir » de je ne sais plus quelle chanteuse à la noix. C'en était trop : j'allais aux toilettes pour me rafraîchir avant ma prestation, et tombais sur Cha qui reniflait bruyamment (il m'avoua être enrhumé). Afin de faire un tabac, je lui demandais q'il n'avait pas un petit remontant : je pensais à un discret coup de gnole, mais il me tendit deux pilules colorées, selon lui « for good health », que j'avalais sans coup férir. De retour sur la piste, on annonça mon numéro et je pus m'emparer du micro malgré un bizarre tremblement de la pogne. A ma grande honte, ma reprise de Richard Cocciante tourna au fiasco : je me mis à chanter très vite et très fort « J'ai attrapé un coup de soleil, un coup d'amour, un coup de je t'aime, si c'est un rêve, t'es super belle », comme un punk hystérique sous acide un soir de grande solitude, puis, en voulant attraper au vol une bouteille de Pepsi tenue par une gamine de 8 ans pour me la verser au visage (je crevais de chaud sans comprendre pourquoi), je fis un faux mouvement et m'écrasai lourdement sur la piste.

Quatrième jour.

Je me réveillais à midi passé dans ma cabine, sans me rappeler comme j'y étais arrivé. Dès ma sortie, je fus alpagué par Cha. Ce maudit Taiwanais m'expliqua tout : les pilules « pour la forme » d'hier soir étaient en réalité du speed, je m'étais évanoui en cours de chanson, il m'avait ramené dans ma cabine en disant que j'avais trop bu et voulait à présent acheter mon silence, étant donné qu'il fabriquait lui-même les amphétamines (il avait un brevet de chimiste, du moins c'est ce que je compris en dépit de son anglais de merde). J'acceptai contre quelques bouteilles de son excellent alcool de mangue et décidai de reprendre mon enquête, les péripéties de la veille ayant orienté mes soupçons vers un sordide complot tramé par ce Grobonet de mes deux. Je n'avais qu'une possibilité, qui ne m'enchantais guère : aller voir Alice Sapritch.

Je la retrouvais en train de faire bronzette peu avant quatorze heures et essayai de l'amadouer : ce ne fut pas difficile, elle est pas vraiment farouche, surtout avec les hommes. Ouf, après un interrogatoire tout en tact, rien à craindre de sa part (exceptée l'agression sexuelle), elle se fout de Truman Capote et du meurtre ayant eu lieu sur le bateau.

— Le fait divers c'est tellement mesquin, bas de gamme : c'est pour le petit peuple, je vise autre chose, moi, mon chou, la littérature, ni plus, ni moins. Je mets actuellement la dernière main au récit autobiographique de ma vie sexuelle, quelque peu romancée toute fois : j'y apparais comme éternellement jeune et belle et c'est les hommes qui payent pour coucher avec moi. Ca sera une sorte de poème épique, quelque chose de très lyrique et puissamment sexuel, dans le genre Catherine Millet chez Homère, vous voyez le genre ?

Sur ce, elle se pencha pour me faire la proposition la plus indécente jamais entendue de ma vie visant à m'acheter contre tout ce qu'elle savait à propos de la disparition de Brenda Show. Choqué, décontenancé et au bord de la nausée, je reculai tel un cheval se cabrant et dis, non sans superbe, que j'avais d'autres pistes à explorer. Elle répondit qu'elle ne comptait pas bouger de la journée, libre à moi de venir quand ça me chanterait.

Il fallait que je retrouve mes esprits : afin d'avoir les idées claires, je retrouvais Isaac au bar et méditais au meilleur plan d'action possible jusqu'à dix-neuf heures environ. Au énième punch coco englouti, une idée lumineuse me vint : la scène de crime avait peut-être des choses à m'apprendre. Je me rendais sur le pont, à l'endroit où j'avais vu l'attroupement autour de Grobonet le soir du drame. Rien de visible. Je me penchais à la rambarde pour voir s'il en était de même sur la coque du bateau, et là, bingo : je découvris un morceau de tissu bleu flottant au vent, coincé dans un interstice, mais qui avait peut-être quelque chose à voir avec le meurtre. Malheureusement, cette putain de preuve était trop loin pour que je puisse l'attraper. De deux choses l'une : soit c'était un bout de la robe de Brenda Show, soit elle avait arraché un morceau de vêtement du tueur dans la bagarre et l'avait encastré là en essayant de se rattraper à la rambarde quand il l'avait balancée à la flotte. Je progressais, la vieille comtesse ne m'aurait pas.

Retour au bar, où le capitaine, un barbu originaire de Porto Rico, descendait les scotchs comme les CRS des manifestants à coup de flashball — c'est-à-dire à la chaîne, très facilement et avec un certain plaisir. Un pénible dialogue en pseudo-espagnol s'ensuivit : je lui fis répéter dix fois, mais il me confirma que dans son témoignage Grobonet avait affirmé que sa femme était habillée en « roja », soit en rouge, au moment des faits. Conclusion : le tueur (ou la tueuse) était en bleu, et Grobonet, je m'en rappelle, n'avait qu'une chemise blanche tachée d'alcool comme j'en ai moi-même souvent, il était donc innocent. Je repensais

aux paroles de la comtesse accusant à mots couverts Adélaïde, et à la somptueuse robe bleue qu'elle arborait à notre arrivée : depuis l'accident, elle ne la mettait plus.

Je suis revenu dans la cabine, fort heureusement elle n'y était pas : ses affaires fouillées avec minutie, aucune trace de la robe bleue. Merde. Elle s'en était débarrassée. J'étais au point mort. Détail intéressant : Adélaïde a pris très peu d'habits pour une croisière d'un mois, en comptant les sous-vêtements elle n'en avait que pour 15 jours. En plus d'être une salope opportuniste et peut-être une meurtrière machiavélique, elle était dégueue : j'étais dégoûté. Je trouvais également une considérable boîte à pharmacie remplie de comprimés divers, ce qui m'étonna car je ne la savais pas hypocondriaque (et qu'elle n'était pas plus malade en bateau qu'en avion) : une pilule bleutée attira mon attention et je décidai de la fourrer dans ma poche pour analyse. Etendu sur ma couchette, je dus me rendre à l'évidence : j'avais besoin des infos de la comtesse. Prenant sur moi, ainsi que l'aurait fait (ou pas) le grand Capote, j'embarquais quelques Viagra et allais rejoindre le cœur gros cette démonsse écrivailleuse du troisième âge.

Cinquième jour.

Un élément matériel essentiel est désormais en ma possession et Dieu sait qu'il m'a coûté très cher mais je n'en dirai pas plus, souhaitant rester discret sur ce qui restera, je suppose, l'épisode de plus tragique de ma croisière. Je peux désormais avancer un nom : c'est Adélaïde la coupable. La comtesse l'a surprise en train de mettre des somnifères dans les verres de champagne du couple Grobonet (elle a d'ailleurs récupéré les verres en fin de soirée en soudoyant le serveur, ils sont à moi désormais) et confirme qu'elle est partie avec eux tard dans la soirée, bien plus tard en tout cas que l'heure où Adélaïde m'a dit s'être couchée. De plus, la comtesse est sûre qu'elle avait sa robe bleue. Conclusion : Adélaïde était sur le pont cette nuit-là et c'est elle qui a jeté par-dessus bord Brenda : elle n'a pas eu de mal, le balayage intensif durant quatre ans ayant musclé son bras droit et l'actrice de seconde zone pesant quarante-cinq kilos toute mouillée.

Alors, que faire ? Tout dire au commandant ? Alerter la police ? Fouiller une seconde fois les affaires de cette cinglée, retrouver ses somnifères et prouver que c'est le même produit qui a été mis dans le verre des Grobonet ? Téléphoner à Robert pour lui annoncer tout de go que la femme de sa vie est en réalité une arriviste sans cœur doublée d'une psychopathe sans scrupules ? Ecrire le premier chapitre de « Croisière en eaux troubles » ? Je ne sais.

Dans le doute, je me saoulais sur le pont à l'alcool de mangue et lançais les bouteilles vides à la mer en hurlant « A la tienne, Truman ! » puis, à court de dégivrant, j'allais en

cuisine en titubant pour demander à Cha de m'en resservir une lichette. C'était sa journée de repos, en conséquence de quoi nous la passâmes dans les soutes à nous bourrer la tronche en rigolant comme des baleines. La boisson entraînant les confidences, et la communication entre nous étant de toute manière presque impossible (il parlait seulement une langue chintok de Taiwan et un anglais très personnel), je lui révélais tout sur l'affaire en cours et lui me montra qu'il conservait deux pleines caisses d'alcool de contrebande à bord.

Finalement, notre état éthylique avancé nous rapprocha et je crus (mais peut-être était-ce un délire de ma part) comprendre ce qu'il racontait : 1) il transportait l'alcool en douce jusqu'à Oman pour le compte d'une femme à laquelle il n'avait parlé qu'au téléphone, en échange d'une part du stock que nous étions en train de siffler 2) il fabriquait des amphètes depuis qu'il était tout jeune (d'où le speed qu'il m'avait refile) car c'était son père qui lui avait appris, ce qui me permit de faire un bon mot, « les Cha font pas des chiens » (il ne pigea rien mais rit volontiers). Il avoua même qu'il était marié et avait deux gosses de deux/trois ans auxquels il apprenait déjà à fabriquer des amphètes. C'était un mec bien. Pris dans l'euphorie, je lui expliquais en détails mes combines pour gruger les impôts et arnaquer les petits buralistes avec mes bulletins de Keno. Nous étions devenus de vrais frères de beuverie, entamant des chansons paillardes dans sa langue maternelle, un truc ignoble genre mandarin qui me disait quelque chose, mais j'ignorais quoi. Les heures passèrent, il devait peut-être même déjà faire nuit ; on se marrait vraiment bien jusqu'à ce qu'on entende les coups de feu.

Sixième jour.

C'est peut-être la dernière fois que j'ai l'occasion d'écrire ici et Dieu seul sait ce que va devenir ce cahier, modeste témoignage de mon enquête criminelle en milieu maritime. Nous avons été pris en otages par une bande de Somaliens affamés et enragés et énervés. Enfin tout ça est de fort mauvais augure, reconnaissons-le, d'autant qu'ils ont été très déçus de ne pas trouver de Blanches à violer, déclinant l'offre de la comtesse de s'auto-désigner comme victime expiatoire de siècles de colonialisme (elle est en forme la comtesse : ils sont quand même une bonne trentaine). Même pour Carlita, qui pourtant en avait vu d'autres, ça faisait trop d'hommes en même temps et le paquebot a failli couler.

Ils nous ont attaqués à la nuit tombée, armés de mitraillettes et de coupe-coupe : lorsqu'on est revenu de la soute avec Cha, on s'est fait assommer direct d'un bon bourre-pif. Quand je suis revenu à moi, j'étais dans la salle de réception où je m'étais ridiculisé au karaoké, perché dans un coin avec tous les passagers apeurés, les traits tirés, certaines

rombières avec des masques nocturnes à la papaye dégoulinant sur le visage et leurs maris en tongs. La lose.

En rassemblant les témoignages divers et variés, voilà ce que j'ai compris : cette nuit, au large de la Somalie, des hommes armés se rapprochent du paquebot en hors-bord, jettent des grappins et montent avec souplesse sur le pont. Là, tirs en rafale (ceux que nous avons entendus), un début de bagarre et un riche homme d'affaires turc fumant le cigare à la belle étoile qui se prend une bastos « dans l'aine » (en fait, je crois qu'il la prise dans les burnes mais peu importe). Panique à bord, les gens sont molestés et tirés de leurs cabines, pillées en six-quatre-deux, pendant que le capitaine et ses hommes sont immobilisés. Un de ses suivants, n'écoulant que son courage, envoie des fusées de détresse : les pirates le remarquent et font feu. Il est touché à l'aine. On nous enferme dans la salle de réception et le bateau est détourné vers une destination inconnue. En plus j'ai le pif qui saigne. J'aurais mieux fait de laisser le gros Robert venir à ma place.

Les heures passent : on a droit à des bouteilles d'eau, des chips, des crackers et du kir pour tout moyens de subsistance. On s'est fait un apéro chips/kir avec Cha, c'était sympa. Beaucoup de passagers friqués s'énervent, pleurent, vomissent ou les trois à la fois. C'est un spectacle de désolation inouï qui s'offre à moi ; j'aurais bien des choses à dire à mon retour. Les motivations des pirates ne sont pas très claires, je ne comprends pas pourquoi ils restent étant donné qu'ils nous ont dépouillés et que des secours vont venir, quelqu'un à bien dû voir nos fusées, merde ! On se fait chier comme des rats morts. Pour m'occuper, j'essaie de lancer la conversation avec Alice Sapritch :

— Dites, vous saviez qu'avant on fabriquait des capotes avec des boyaux de mouton ? dis-je à la comtesse pour replacer ce que j'avais lu dans mon bouquin acheté précédemment.

Elle le savait ; entre deux crackers, elle m'apprit d'ailleurs plein d'autres trucs.

Je commence à péter les plombs, comme tout le monde. Seule Adélaïde garde son sang-froid (c'est à ça qu'on reconnaît la meurtrière en puissance). J'avoue qu'elle m'a bluffé en discutant avec les pirates dans leur langue (elle m'avait dit à l'aller en avion qu'elle parlait dix langues et dialectes africains, faut croire qu'elle m'avait pas baratiné), je sais pas exactement ce qu'elle leur a raconté mais ça les a calmés, pendant un moment en tout cas. J'ai cru pendant longtemps que leurs mitraillettes étaient bidon — elles brillaient trop, on aurait dit des jouets — mais quand ils s'en sont servis pour tuer un requin-marteau à bout portant, j'ai moins fait le malin.

Ca y est, il fait nuit. Quelle journée de merde.

Septième jour.

Ce matin, au petit déj', un incident regrettable : mon seul ami à bord avec Isaac, Cha, le cuistot taïwanais, s'est fait descendre parce qu'il n'était pas en mesure de fournir la confiture d'abricot réclamée par un des pirates, le plus méchant et le plus affamé de tous. Il est descendu avec lui dans la soute et au retour l'a tué devant nous sans la moindre pitié. On a assisté à son agonie : il lui a tranché la gorge et il s'est vidé de son sang pendant à peu près un quart d'heure. Un homme si bon, si pur : j'en ai eu le souffle coupé. Les femmes étaient au bord de l'évanouissement, toutes sauf Adélaïde, j'avoue qu'elle en a cette fille, je crois que je l'admire d'une certaine manière. Ils ont jeté le corps de ce pauvre Cha à la flotte, du coup j'ai fait une bonne blague (« maintenant, c'est un poisson-Cha ») qui n'a fait rire personne — un bide de plus dans cette croisière pourrie.

Heureusement, j'ai mon carnet avec moi, sinon je deviendrais fou.

Pleine après-midi, une chaleur de canicule, les vieux s'hydratent tant et plus : Adélaïde, toujours en négociation avec les pirates qui ont l'air encore plus énervés depuis ce matin, m'a apporté une bouteille d'eau pétillante rien que pour moi. Sûrement un truc pour m'amadouer, faut que je reste sur mes gardes.

Tout est devenu clair dans mon esprit : c'est pas Adélaïde qui a liquidé Brenda Grobonet, j'en suis sûr maintenant, ou alors c'était de la légitime défense. Nous étions dans une situation critique: je devais sauver les passagers milliardaires de ce paquebot, le capitaine avec sa belle barbe, Isaac le barman et surtout la ravissante Adélaïde. J'ai un plan : je vais vider tout l'alcool qu'on a sur le sol, y foutre le feu avec mon briquet, comme ça les pirates vont être obligés d'ouvrir pour l'éteindre. Et là, je profite de cette diversion pour les attaquer : j'emprunte la perruque de la comtesse et le petit toutou d'une de ces mégères, ainsi je passerais pour une vieille femme inoffensive, ce qui me permettra de savater les Somaliens ni vu ni connu. Ces hommes, ces femmes et ces enfants comptent sur moi.

Je peux pas échouer, foi de Didier.

Huitième jour.

Mon plan s'est soldé par un échec : j'ai sacrifié cinquante litres de gnole, une perruque neuve et un chien innocent pour rien. Ils m'ont enfermé dans la soute. Pour retrouver le moral, j'ai essayé de mettre la main sur les caisses d'alcool de contrebande de Cha. Je suis formel : elles ont disparu. Ca a peut-être un rapport avec sa mort ? Je suis seul, dans le noir. C'est sûrement la fin. Je vais roupiller un bon coup.

A mon réveil, la vérité est venue à moi. J'ai tout compris. Ne pas tenir compte de la journée d'hier : Adélaïde m'a drogué comme elle a drogué les époux Grobonet, et comme elle a envoyé Cha à sa perte. C'est simple : elle a foutu un euphorisant dans mon eau pétillante, sans quoi jamais je me serais pris pour le Rambo des croisières de vioques en voulant sauver ces baltringues bourrées de fric, j'ai forcément été drogué. Et j'en ai la preuve : quand j'ai pris une pilule dans la trousse à pharmacie d'Adélaïde, dans sa cabine, je l'ai mise dans ma poche, et je l'ai avalée par inadvertance en la confondant avec mon Viagra quand j'ai dû aller dans la cabine de la comtesse pour lui soutirer des informations. Résultat des courses : j'étais dans le même état hier que la dernière fois, donc même substance. C'est bien simple, avec Alice Sapritch, je m'étais pris pour Hulk. Oui, j'ai été drogué, comme le couple Grobonet, et je ne suis sûrement pas le seul. J'avais toujours trouvé louche que mon boss ait lâché sa femme pour une femme de ménage sans-papiers, désormais je comprenais tout : Adélaïde avait dû droguer le gros Robert pour parvenir à ses fins, et Grobonet était sans doute lui aussi sous l'effet de quelque psychotrope ! Dernière révélation : le soir du crime, si j'ai mis tant de temps à me lever alors que Grobonet hurlait comme un damné et que j'ai pas entendu Adélaïde rentrer, c'est qu'elle avait sûrement dû me filer de somnifères à moi aussi.

Quant à la mort de Cha, un rêve fait cette nuit m'a éclairé : nous étions dans la soute, lui, Adélaïde et moi, à chanter des chansons paillardes en mandarin. Au début, j'ai trouvé ça idiot, mais j'ai compris la raison de ce rêve : cette langue bizarre que parlait Adélaïde au téléphone à notre arrivée à Madagascar, soi-disant à sa tante, c'était pas du malgache mais une langue asiatique, la même que jactait Cha ! Une conclusion s'impose : c'est elle son mystérieux commanditaire, celle qui a fait monter l'alcool de contrebande à bord. Pourquoi ? Mystère. L'enquête continue. Ah oui, et la mort du cuisto : très simple. Les pirates savaient qu'il y avait de l'alcool de contrebande à bord, ils sont allés dans la soute pour le récupérer mais ils ont vu qu'il en manquait, puisqu'on s'en était envoyé pas mal avec Cha. Du coup, ils l'ont buté en représailles. On nous a menti : j'en étais sûr, la confiture d'abricot n'avait rien à voir là-dedans.

J'ai eu le temps de réfléchir à quelque chose qui me turlupinait : pourquoi Adélaïde m'a sciemment drogué hier en provoquant ma rébellion insensée ? J'ai trouvé la réponse : elle voulait que je me fasse tuer, pour qu'il y ait un mort français à bord et que ça fasse jaser au JT de TF1, comme me l'avait dit un type au bar, la mort de la Brenda Show, tout le monde s'en foutait, c'était une Ricaine. Je suis en plein complot à ramifications multiples ; mon livre va cartonner.

En fin de journée, les pirates me ramènent avec les autres et je vois qu'Adélaïde occupe désormais un rôle « à part » : elle n'est jamais avec nous, peut se déplacer librement, communique avec les pirates et passe son temps pendue au téléphone. De temps en temps, elle vient nous donner des nouvelles ou passe ses coups de fil dans un coin de la salle de réception. Je sais qu'elle a des choses à se reprocher. Je l'espionne. De loin, je l'ai vue parler avec un des pirates : j'ai pu lire sur les lèvres, et je suis certain qu'ils parlaient en français, alors qu'à ma connaissance en Somalie on ne parle qu'arabe ou somali, précisément. Et si c'était elle qui avait manigancé tout ça ?

Je suis sûr que les pirates sont Français à présent : l'un d'eux, qui nous a apporté des curly et de la grenadine, je le connais, il est de la région parisienne. C'est un Sénégalais un peu marabout qui vend ses pronostics infailibles à l'hippodrome de Longchamp, je lui demandais des tuyaux de temps à autres, plutôt un chic type. Mais qu'est-ce qu'il foutait là ?

Pendant ce temps, la carrière politique d'Adélaïde commence plus tôt que prévu : elle a eu Sarko en ligne pour lui expliquer les revendications des pirates et « ils ont bien accroché » selon ses termes, de là à ce qu'elle veuille devenir Première Dame à la place de Carla... Elle était sur haut-parleur et j'étais pas loin d'elle à ce moment-là, j'ai pu entendre :

— Bon ,vous inquiétez pas m'dame ou dois-je dire mad'moiselle ? J'ai la situation bien en main : j' fais intervenir l' G.I.G.N. dans la journée, prenez soin d' vous et du bateau, faut pas m'l'abîmer ma Carlita.

Neuvième jour.

Visiblement ce connard nous a baladés : on attend toujours l'armée, enfin certains passagers disent que ça sera pire qu'avec les pirates et qu'on va laisser notre peau dans l'intervention : je les trouve un tout petit peu alarmistes.

Tout compte fait, ils ont peut-être raison. Dans l'après-midi, je tente de fomenter une révolte sous l'emprise de l'alcool afin que nous nous en sortions par nos propres moyens. Armé d'un saucisson sec que nous ont généreusement laissé les pirates, j'harangue mes troupes pour les inciter à la mutinerie et renverser l'oppression. Ni une ni deux, je me jète en traître sur un de nos gardes somaliens qui me repousse violemment. Une bagarre s'ensuit. Il me cogne, je le mords, il étouffe un juron et m'envoie au tapis. Le saucisson de la discorde est abattu sans la moindre sommation, ce qui le rend immangeable. Je retourne en soute, mais fort d'une information capitale : je suis certain que le Somalien a dit « putain ! » quand je l'ai mordu. Ces caves sont Français, ça ne fait plus le moindre doute.

Toute cette affaire est de plus en plus louche.

A la nuit tombée, on vient me chercher pour me renvoyer dans la salle aux otages ; alors que je pensais être accueilli en héros, les autres passagers m'insultent copieusement.

Apparemment, la perte du saucisson a attisé les rancœurs à bord.

Dixième jour.

On n'a plus rien à manger : les pirates ont bouffé toutes nos réserves pour nous punir. Des instincts cannibales resurgissent en chacun de nous et les vieilles veuves obèses et défraîchies sont soudain regardées avec envie et gourmandise, ce qui n'avait pas dû leur arriver depuis un bon bout de temps. Alice Sapritch — ou plutôt la comtesse — a réussi à se mettre un des pirates dans la poche, ou plutôt dans son lit, et du coup elle a à manger, elle : quelle vieille peau libidineuse ! Adélaïde, entre deux coups de téléphone à divers ministres et deux discussions houleuses avec les preneurs d'otages — j'ai parfois l'impression qu'elle est elle-même un pirate, un peu comme Ingrid Bétancourt à la grande époque —, file le parfait amour avec son gros bonnet.

Il est 15h20, la plupart des otages dorment pour oublier toute cette histoire : quant à moi, j'ai résolu cette affaire. Adélaïde a tout organisé. Elle a payé des potes sénégalais de Longchamp pour attaquer le bateau et se faire passer pour des Somaliens, en leur promettant qu'ils pourront nous piquer plein de trucs et se barrer sans risque, sauf qu'elle les a arnaqués : ce qu'elle voulait, c'était du buzz médiatique. Grâce à la prise d'otages, elle a eu tous les ministres au téléphone et va devenir une star une fois qu'on sera rentré en France. Voilà pourquoi elle n'avait que des fringues pour 15 jours dans ses valises : elle savait que la croisière ne durerait pas un mois. En plus, elle a buté Brenda Show pour alpaguer le Grobonet. Comment ? Somnifères, largage par-dessus bord et le mari trop dans le coaltar pour comprendre ce qui se passe, un plan parfait. Cerise sur le gâteau : elle a fait monter de l'alcool de contrebande à bord pour payer les faux pirates (sauf qu'il en manque une partie, ce qui explique qu'ils soient restés, sûrement pour négocier avec elle un autre moyen de paiement) et a cherché à orchestrer ma mort pour avoir une meilleure couverture médiatique.

Cette femme est une folle furieuse, pire que toutes mes ex réunies. J'ai tout compris mais je ne peux rien prouver. Merde alors.

Selon moi, l'armée française va bientôt donner l'assaut et nous allons tous mourir. Je pense qu'Adélaïde va droguer les pirates d'une manière ou d'une autre mais on va y rester quand même. En vue de ma fin prochaine, j'ai décidé de faire quelque chose de bien, pour une fois : je vais prendre les derniers témoignages de tous les passagers pour laisser une trace de

leurs misérables existences sur cette planète, faire de ce cahier un document-choc qui deviendra sans doute un best-seller posthume absolument culte (titre provisoire : « Journal d'un carnage annoncé ») et rédiger mon testament, où je reconnaîtrais enfin Ricky, mon fils caché canadien de quinze ans auquel je lègue les droits d'auteur de ce récit bouleversant.

Finalement, personne n'a voulu me répondre, sous prétexte que je serais « le gros con qui a bouffé tous les curly ». Qu'ils aillent se faire foutre.

Onzième jour.

Ca y est, c'est fini. L'armée est intervenue au petit matin, surprenant la comtesse sur le pont dans les bras de son amant de quinze ou seize piges et Adélaïde en train de draguer Hervé Morin au téléphone, alors que les pirates nous avaient autorisés à sortir de la salle pour prendre un peu le frais. Ils n'y sont pas allés de main morte : ils étaient trois mille et très armés. D'abord ça été des hélicos, des hors-bord, puis deux porte-avions dont un qui a coulé avant de nous atteindre (sûrement l'« Invincible », construit avec des matériaux de récupération), les hommes du G.I.G.N. en cagoule et plastron sont descendus avec des câbles, trois tirs de missile ont été ordonnés, avec le souffle des hélicos plusieurs petits clébardes de race se sont envolés et ont fini à l'eau, leurs maîtresses en surpoids se sont jetées à leur tour pour les sauver, après on a eu droit aux fumigènes, au gaz paralysant, à des tirs de flashball, des coups de matraques, de tazer, des grenades, et pour finir ils ont ouvert le feu sur nous sans sommation, alors que la plupart des pirates dormaient en cabine.

Je suppose que ça aurait pu être pire : on ne déplore que trente-cinq morts et quarante-cinq blessés sur les cent dix passagers, par contre tous les pirates sont sains et saufs.

C'était quand même une belle boucherie. Enculé d'Hervé Morin.

Douzième jour.

Rapatriement à Paris ce matin dans un avion militaire français depuis Djibouti, tout est comme avant, j'ai retrouvé avec plaisir la terre ferme et la nourriture pourrie de la cantine du journal. Robert se frotte les mains : un décès suspect, une prise d'otages, des morts, des blessés avec deux journalistes maison au cœur de l'action, c'est l'assurance d'une augmentation des ventes d'au moins 50 % et peut-être la fidélisation de nouveaux lecteurs. Du coup, il n'a même pas réagi quand Adélaïde lui a dit qu'elle le quittait pour Stanislas Grobonet et qu'elle viendrait en limousine prendre ses affaires dans le petit appartement qu'ils partageaient depuis quelques mois.

— Maryse me reprendra peut-être si je lui demande gentiment et si je lui achète le chihuahua dont elle a toujours rêvé, a-t-il dit tout penaud à la pause déjeuner.

En cours de journée, Robert me fit part de sa déception car j'étais toujours en vie (ma mort aurait encore plus boosté les ventes, avec le côté tragique) ; de plus, je n'avais pas trouvé le moyen de ramener un document exclusif, pas même une petite vidéo pourrave filmée au portable. La vérité restera dans l'ombre⁴, je n'ai rien dit à personne du vaste complot manigancé par Adélaïde : maintenant qu'elle est de la haute, j'imagine que l'affaire va être étouffée. Quant aux pirates, ils ont été libérés sous caution en Somalie et ont disparu dans la nature aussitôt. Encore une enquête qui ne sera jamais résolue. Quant à moi, trop heureux d'être en vie, je profitais de ma soirée pour aller dans un club échangiste bon marché — malheureusement, je n'avais plus de Viagra. Malgré cette débandade, je passais un agréable moment à boire des coups avec Patrick Sébastien, avec lequel je fis le pari stupide de replacer l'expression « petit bonhomme en mousse » dans mon prochain article. Je terminais la nuit las et torché, endormi sur un banc dans un parc, près des canards, tel un vieux clodo.

Le surlendemain, en page 3 du « Canari libéré », mon article fit un tabac :

Comment j'ai été pris en otage par des pirates somaliens sur le « Carlita ».

« Parfois, la réalité nous rattrape sans crier gare, même quand on est un journaliste chevronné. C'est ce qui m'est arrivé quand j'ai été pris en otage avec une ex-collègue à bord du « Carlita » paquebot de croisière appartenant à notre bien-aimé président Nicolas Sarkozy. De jeunes pirates affamés, prêts à tout et armés jusqu'aux dents, ont envahi le « Carlita » et nous ont menacés. J'ai assisté à l'agonie du cuisinier, un honnête Taïwanais, mari aimant et père exemplaire de deux enfants en bas âge : ils l'ont sauvagement trucidé pour une histoire de confiture d'abricot indisponible. Quant à moi, je gardais espoir en serrant contre mon cœur un porte-bonheur hérité de ma grand-mère, un petit bonhomme en mousse qui m'apporta joie et réconfort dans cette terrible épreuve. Heureusement, nous avons été sauvés après cinq jours de calvaire par les hommes remarquables de l'Armée française, habilement dirigés par Hervé Morin, notre valeureux Ministre de la Défense : gloire leur soit rendue. C'est grâce aux valeurs de la République française que nous sommes en vie, même s'il y a des morts et des blessés à déplorer — et on les déplore. Notre président, à peine remis d'un léger malaise vagal lui ayant déjà fait gagner dix points dans les sondages, a eu un comportement exemplaire

⁴ Effectivement, les éditions Plon ont finalement refusé de publier le journal de bord de Didier, préférant garder leur blé pour verser une confortable avance à Astrid Veillon pour son prochain roman.

durant toute l'opération et, selon son porte-parole, s'est rendu personnellement auprès de familles des victimes et des blessés, leur offrant les albums dédicacés de son épouse (en avant-première puisque les trois albums de la Première Dame ne paraîtront en coffret chez Sony Music, avec des bonus inédits et des reprises disco, que pour les fêtes de fin d'année). Enfin, signalons lors de cette croisière de la mort une perte irréparable pour l'industrie du divertissement international avec le décès par noyade accidentelle de la jeune actrice Brenda Show, épouse Grobonet, qui s'était notamment illustrée dans le film culte « Liaison extrêmement fatale » en 1992 avec Kevin Costner. Chapeau l'artiste et bon vent comme on dit dans les îles.»